

***Fred Dharma***

AL KAMAR 2048

**Comores-online.com**

**Eldorado 3**

**Qalanoro**

*Me, we.*

**Mohamed Ali**

***« Ali veut entrer dans la forteresse  
Mais la forteresse ne le veut pas  
Ali prend des coups et encaisse  
Mais Ali ne renoncera pas !***

*Accroché aux poils d'un dromadaire  
- J'ai déjà fait ça maintes fois...  
Calé au fond d'un boutre de berbères  
- Je fais ça tous les six mois...  
Dans un réacteur au dessus des mers  
- Ça caille mais faut bien s'y faire...  
Dans un moteur au dessous des mers  
- Fait chaud mais j'ai vu d'autres enfers !*

***Ali veut entrer dans la forteresse  
Mais la forteresse ne le veut pas  
Ali prend des coups et encaisse  
Mais Ali ne renoncera pas !***

*Ecrasé par des kilos de zamal  
- C'est lourd mais y a pire que ça...  
Balloté dans une cuve de mazout  
- Ça pue même tout contre papa...  
Dans un cargo garni jusqu'à la gueule  
- Ça tangué mais faut bien s'y faire...  
Dans une caisse, recouvert d'un linceul  
- C'est noir mais j'ai vu d'autres enfers !*

***Ali veut entrer dans la forteresse  
Mais la forteresse ne le veut pas  
Ali prend des coups et encaisse  
Mais Ali ne renoncera pas !***

*Ali devenu Tony pour les douaniers*  
- *Je m'appellerai Thomas la prochaine fois...*  
*Ali devenu matelot sur un rafiot*  
- *Je monterai en première la prochaine fois...*  
*Ali devenu l'âne des contrebandiers*  
- *C'est l'arnaque mais faut bien s'y faire...*  
*Ali devenu l'esclave des maquereaux*  
- *C'est moche mais j'ai vu d'autres enfers !*

***Ali veut entrer dans la forteresse  
Mais la forteresse ne le veut pas  
Ali prend des coups et encaisse  
Mais Ali ne renoncera pas !***

*Emporté sur le dos d'une cigogne*  
- *Je mesure l'étendue des dégâts...*  
*Téléporté par les vibes de Babylon*  
- *Je découvre la France d'en bas...*  
*Dans mon aéroplane déglingué*  
- *Je reviendrai la prochaine fois...*  
*Au sein d'une armée de gueux affamés*  
- *Je partagerai la même terre que toi... Je partagerai la même terre que toi...*  
*Je partagerai la même terre que toi... Je partagerai la même terre que*  
*toi... »*

Ali a vingt ans et sous l'immense voûte étoilée de cette nuit australe, il chante doucement la chanson de son grand-père. Seul au milieu du silence de la voie lactée, il fait monter et descendre sa voix au rythme des creux avec pour seul accompagnement le faible ronronnement du moteur du bateau et le fouet des vagues sur la coque. Mélopée chaloupée, ritournelle éternelle. Il est monté sur le

pont pour éviter d'entendre les râles des malades qui vomissent en cabine et qui lui donnent mal au cœur à chaque fois. A chaque traversée, il y en a et le pire, c'est au lever du jour, quand le soleil inonde la cabine et que l'on découvre à ses pieds un petit sac rempli de gerbe. Ali ne peut plus le supporter et préfère effectuer ses traversées au grand air du large. Sur le pont, un petit matelas de camping sous les fesses et la tête dans les étoiles... Ali ne laisserait sa place pour rien au monde. Il est heureux, Ali. Ses vingt ans, il va les fêter chez sa grand-mère, à Nioumachoua. Il veut qu'elle soit la première à savoir... La première à savoir qu'il est amoureux, Ali, amoureux comme un fou d'une fée nommée Zahara, une fille belle comme un soleil, aux grands yeux de biche, à la peau de satin, aux seins lourds comme des fruits à pain, aux fesses galbées comme les miches d'un boulanger. Bien sûr, il ne va pas lui dire tout ça à la grand-mère, la pauvre ! Il ne va pas non plus lui parler de son cœur qui bat la chamade quand sa princesse glisse sur lui tel un serpent à la recherche d'un bout de peau à embrasser, ça, c'est parce qu'il est seul sur ce pont ce soir et que la nuit est chaude... Non, il va simplement lui dire que Zahara et lui vont vivre ensemble et que pour le mariage et les enfants, on verra plus tard, quand les études seront finies et qu'ils auront un boulot susceptible de faire vivre une famille. Ali ne veut pas aller trop vite, il a trop vu la génération de ses parents se marier trop jeune et faire des enfants alors qu'il n'y a rien qui rentre à la maison. Le chômage, les sales boulots, la galère et les conneries qui vont avec, Ali n'en veut pas. Il veut expliquer à sa grand-mère que les temps ont changé, que Zahara et lui ont une idée précise de ce qu'ils veulent faire et qu'il faut savoir prendre son temps pour bien faire les choses. Et que si l'argent n'arrive pas tout de suite, ce n'est pas grave, deux cœurs amoureux n'ont pas besoin de grand-chose pour battre et s'ébattre... Elle comprendra sa grand-mère, elle qui est de la génération d'avant, la génération-misère, celle qui ne connut que le poisson et le riz... Il l'aime bien sa grand-mère, surtout quand

elle se met à lui raconter son passé, quand Al Kamar avait encore une frontière en forme de cicatrice au milieu de ses eaux bleues et limpides. Elle est intarissable sur le sujet ! Comme si le fait de ressasser ses vieilles histoires l'aidait à les expier... C'est vrai qu'elle n'avait pas eu une vie facile la pauvre vieille.

A l'époque, Nioumachoua était un pauvre petit village de pêcheurs visité par quelques rares touristes en mal d'exotisme. Souvent, le village était sans électricité et elle était obligée de préparer ses maigres repas sur un petit réchaud à charbon de bois. Elle avait quelques poules et quelques chèvres autour de la maison, mais les gardait seulement pour les grandes occasions, les mariages et les fêtes. En temps ordinaire, le chaoula n'était composé que de manioc, de bananes et d'un bout de poisson si la pêche avait été bonne. Le riz était alors une denrée chère et le gros sac de 25 kg devait faire tout le mois. Heureusement, il y a toujours eu des fruits à volonté, des mangues, des ananas, des jacques, des papayes, des fruits de la passion, des fruits à pain, des cocos, des lychees et tous les enfants s'en régalaient. Ali adore aussi les petits beignets qu'elle lui fait avec juste de la farine et de l'huile. Il ne veut rien d'autre le matin, avec son thé au gingembre. C'est souvent à ce moment-là qu'elle lui raconte ses histoires ou alors le soir, à la veillée, sous cette même voûte étoilée. Elle lui raconte qu'à cette époque, les gens comme elle ne pouvaient pas circuler librement entre les îles et que c'est comme ça qu'elle avait perdu grand-père. Le fameux grand-père Abdallah qui faisait désormais figure de martyr dans la famille. Ali ne l'avait jamais connu. Mais sa grand-mère lui en avait tellement parlé qu'il avait l'impression de le connaître comme un ami. Grand-père Abdallah venait de l'île voisine, Anjouan, et il avait connu grand-mère quand ils étaient partis tous deux faire leurs études à Moroni. Une fois mariés, la tradition avait voulu qu'ils fassent construire une maison dans le village de la mariée, à Nioumachoua, mais il n'y avait

strictement rien à faire là-bas à cette époque-là et Abdallah voulait partir à Maoré-la-française pour y faire des affaires et ramener un peu d'argent à la maison. Des enfants étaient nés et il fallait bien les faire manger. Le problème est qu'à cette époque-là, Ballardur, un ministre français dont Ali a toujours gardé le nom en mémoire, avait décidé d'établir un visa pour les Comoriens désireux de se rendre à Maoré. Ce visa, difficile à obtenir, obligeait alors les gens à rentrer en fraude sur le territoire français. C'était l'époque des Kwassa-Kwassa. Des barques conçues pour recevoir dix personnes et qui en accueillait souvent trois ou quatre fois plus... Les accidents étaient fréquents, sans parler de risquer de tomber dans les filets de la PAF, la police aux frontières française. Dans ces cas-là, ils finissaient au centre de rétention de Pamandzi, avant d'être expulsés. C'était toujours mieux que de finir dans les mâchoires d'un requin... Grand-père Abdallah fit le voyage plusieurs fois. Il fut tour à tour maçon, ouvrier agricole, manutentionnaire au port de Longoni et travailla même un moment à monter des pylônes pour les radars de la PAF ! Mais à chaque fois, celle-ci finissait par lui mettre la main dessus, une fois, ce fut dans un taxi, une autre, juste avant la prière du matin, dans son banga de tôles ondulées de Kaweni. Une autre fois, c'est lui qui rentra de lui-même, car sa famille lui manquait trop et la vie n'était pas toujours rose à Maoré. Outre la peur constante de la police, il lui fallait souvent supporter les propos haineux de mahorais qui le considéraient comme on considère le maghrébin en métropole. A chaque société son bougnoule... se dit tristement Ali sous les étoiles. Comme à chaque fois qu'il pensait à son grand-père, son cœur se serra. Car il y eut le voyage de trop, celui dont on ne revient pas. C'était il y a de ça quarante ans, fin 2008 précisément, son père n'était encore qu'un enfant qui joue dans les flaques de Kaweni et Grand-père Abdallah n'avait pas vraiment le choix: ses enfants, son travail, tout était du côté français, alors il fallait bien d'une façon ou d'une autre franchir cette invisible barrière... Comme d'habitude, il embarqua près de

Domoni, à Ndzouani. Il donna aux passeurs quelques cinq cents Euros, le prix à payer pour faire 70 Km entassés comme des chèvres dans un bateau dont la ligne de flottaison vient flirter avec les rebords de la coque. Comme d'hab, devait-il se dire, pas de quoi s'inquiéter. Sauf que cette fois, le Kwassa n'arriva jamais. Pourquoi ? Personne n'en sait rien. Une vague un peu forte ? Un nombre de passagers trop important ? Un jeune passeur à peine majeur qui ne connaît rien à la navigation ? Un mouvement de panique à l'approche des projecteurs de la PAF ? Personne n'est d'accord sur la version des faits, mais ceux-ci sont bien là, atroces. Ce soir là, dans la nuit chaude de l'océan Indien, les requins firent claquer leurs dents, déchirant les chairs des vieillards comme des enfants, faisant la noce jusqu'aux premières lueurs de l'aube...

De grand-père, il ne reste plus que cette ritournelle et Ali aime la fredonner pour ne pas oublier que son nom vient de là, que son père le lui a donné en souvenir de ce jour où lui-même attendit un père qui n'arriva jamais... Pourtant, se dit Ali, au moment où Grand-père servait de repas aux requins, les choses commençaient doucement à changer. C'était passé inaperçu, mais quelques semaines avant le drame, Grand-mère lui avait raconté que la frontière s'était ouverte pour faire passer des petites productions agricoles anjouanaïses, pas grand-chose, mais quelques tomates, quelques patates et quelques fraises... ça n'avait rien de grandiose et pourtant, c'était le premier pas vers la mise en place d'une zone de libre échange qui allait redonner un visage humain aux îles de la lune. D'abord les marchandises, ensuite les hommes, c'était là la drôle de devise de ces temps matérialistes et capitalistes se dit Ali en laissant expirer un soupir... Heureusement que les temps ont changé, je n'aurais pas supporté cette vie, pensa-t-il. Il se mit à sourire... Qu'est-ce que la génération de ses parents avait pu amasser comme cochonneries ! Ce furent, comme aime le dire Zahara, « les années

Kitsch ». Il fallait à tout prix oublier la misère passée et surtout montrer à ses voisins qu'on avait réussi. On avait construit de grandes maisons et on les avait peu à peu remplies d'objets plus encombrants –et souvent plus inutiles- les uns que les autres. Le mirage de la société de consommation avait fait croire à chacun que le bonheur était là, dans l'énorme canapé en cuir qui trônait au milieu du salon et sur lequel on n'avait pas le droit de jouer ; dans la télévision numérique à écran plat qui nous abrutissait chaque jour un peu plus et dans le 4X4 rutilant qui nous servait juste à monter sur les trottoirs... Même si la plupart du temps les mois étaient durs à boucler et qu'il fallait se serrer la ceinture pour pouvoir rembourser tous les crédits, l'essentiel était de montrer et de SE montrer. Et même si cette consommation du tout jetable avait fini par transformer nos belles îles luxuriantes en montagnes de poubelles plastiques, il fallait bien admettre que le commerce entre Maoré-la-française et les autres îles avait permis un développement sans précédent d'Al Kamar. C'est ce que les gens voulaient, soupira Ali en philosophe, les Mahorais avaient choisi la France pour le confort matériel que cela leur assurait. Eux aussi voulaient jouer les Boss avec de grosses bagoues en or, avoir une place à la table du grand festin... A cette époque-là, ils ne rêvaient tous que de départementalisation, un mot barbare, aux accents kolkhoziens, qui était pour eux la seule sauvegarde qu'ils ne retourneraient pas dans la misère... Plus besoin d'aller vivre loin des siens, dans une HLM pourrie en métropole, puisqu'on aurait la même chose sur place. Tous les avantages avec en plus le bien-être de ne plus être considéré comme un étranger. Cela semblait être le scénario idéal, la seule voie possible, mais qu'en était-il de la réalité de terrain et du poids de l'histoire ?

Ali prit une cigarette et son regard se perdit dans le ciel. bercé par la houle qui le ramenait chez sa grand-mère, il se dit que c'est le bon sens qui a fini par l'emporter, la vérité historique d'Al Kamar !

S'ouvrir sur les îles sœurs ne signifiait pas pour les Mahorais se fermer à la France. Ils avaient fait le choix d'être français et pourraient le rester tant qu'ils le voudraient, mais au lieu d'agir en égoïste et de fermer définitivement la porte, il valait mieux un développement équitable –et durable- qui profiterait aussi à ceux qui avaient fait le choix de rester indépendants. Les cousins, les sœurs, les racines... La départementalisation, quel horrible mot se répéta Ali, aurait transformé toute la culture swahili-mahoraise en folklore. Le m'godro réduit au stade de la bourrée auvergnate ! Quel horreur ! cracha Ali. Il repensa aux bals poussière ...et c'est le corps de Zahara qui lui apparut, ses déhanchements déments et ses dreadlocks voltigeant dans les lumières aux couleurs rastas. Non, vraiment, c'eut été dommage de transformer ça en fête de la merguez...

Et puis surtout, il était là ce soir, libre comme l'air sur ce bateau qui navigue dans les eaux claires d'Al Kamar ! La délicieuse pensée de sa belle en train de danser l'avait mis en joie. Il souriait à la vie, le ciel lui appartenait. Maintenant, tous les Comoriens pouvaient naviguer sur ces eaux. Depuis la levée du visa Balladur, son oncle Djaffar avait fait fortune dans les bateaux. Il avait commencé par proposer une traversée hebdomadaire Sada - Domoni, puis, face à la demande, il était vite passé au rythme de deux fois par semaine. Il put ainsi s'acheter rapidement un deuxième bateau et eut l'excellente idée de proposer une destination touristique vers Nioumachoua, à Moili. Ce fut tout de suite un succès. Tous les riches et les nouveaux-riches de Maoré profitèrent de l'aubaine pour passer leurs week-ends là-bas, « loin du stress » comme ils aimaient se le rappeler entre eux... Le parc naturel de Moili revit peu à peu, l'électricité fut coupée moins souvent, puis plus du tout, et les petites échoppes firent peau neuve. Enfin, Grand-mère put accompagner ses plats de viande plus souvent... Dans le même temps, à Ndzouani, l'agriculture avait recommencé à fonctionner pleinement. Au lieu de risquer leur vie sur

des Kwassa-Kwassa, les Anjouanais cultivaient désormais leur terre en sachant qu'ils pourraient vendre leurs productions un bon prix à Maoré. Là-bas, les gens préférant maintenant consommer des produits frais -et sans OGM- aux produits importés du Brésil ou d'ailleurs qui étaient plus chers et de moins bonne qualité. Ali fit rapidement le compte de ce qu'ils consommaient désormais avec Zahara, à part le champagne (le péché mignon de sa douce et tendre...), le vin et quelques produits de luxe que l'on consomme pour les fêtes, tous les produits de consommation courante étaient de production locale ou périphérique comme la viande de zébus qui venait de Madagascar. De toute façon, avec les nouvelles normes environnementales en vigueur, il était désormais impossible de se ravitailler à l'autre bout du monde.

Tiens, se dit Ali, il faut que je pense à ramener du café de Moili, il est moins cher ici. C'est clair, les Comoriens avaient su conserver des prix attractifs et tout le monde s'y retrouvait. Les businessmen, les touristes, les entreprises de construction, les transports, les pêcheurs, les hôtels, les restaurants, les commerces... Tout le monde profitait de l'appel d'air que l'ouverture de la frontière avait suscité. Même l'état s'y retrouvait ! Avant ça, les reconduites à la frontière étaient un gouffre à pognon qui coûtait chaque année un peu plus cher. Désormais, la PAF se concentrait sur les deux aéroports internationaux sachant que c'étaient les deux seules portes de sortie d'Al Kamar. La mise en place de part et d'autre d'un état civil fiable et non corrompu avait permis aux administrations de savoir avec exactitude qui est qui sur leurs registres et tout le monde pouvait circuler librement au sein des quatre îles du moment qu'il ait ses papiers avec lui. Comme l'avait un jour entendu Ali dans un bar : « C'est pas demain la veille qu'on verra un Kwassa accoster à la Rochelle ! » Et c'était vrai. Cette immigration clandestine en forme d'épouvantail que redoute tant le bon vieux français moyen ne pouvait

pas venir d'Al Kamar du fait de son éloignement à la métropole. Il continuait bien sûr d'avoir des clandestins venant du continent africain, mais les deux polices travaillaient désormais main dans la main pour circonscrire le phénomène. Et puis l'Afrique n'était plus ce qu'elle avait été, la mise en place d'une monnaie unique avait stabilisé les économies régionales, à l'exemple de la Communauté Européenne, une Afrique Unie était en train de se dessiner et ses richesses n'étaient plus dilapidées comme avant. Ali regardait avec confiance la mère-patrie parvenir à la maturité. Parallèlement, avec le développement économique d'Al Kamar, l'extrémisme religieux avait lui aussi reculé et la zone était redevenue attractive. Des liaisons avec la Tanzanie et le Mozambique avaient permis le retour des touristes et de grands hôtels avaient vu le jour à Ngazidja. En liaison aussi avec Dubaï, Maurice, La Réunion, les Seychelles et Madagascar, Al Kamar était maintenant parfaitement intégré à la zone Afrique Australe – Océan Indien tout en gardant avec Maoré le lien historique avec la France. Par exemple, Zahara et lui-même préféraient encore partir étudier en France plutôt qu'en Libye ou au Soudan !

Oui, notre monde a bien changé depuis l'époque de ma grand-mère, se dit Ali en voyant au loin les lumières de Nioumachoua. Quand il voit les photos de cette époque là et qu'il compare avec ce que c'est devenu, il n'en revient pas. En ce temps là, Nioumachoua était un village coupé du monde, vivant en quasi autarcie. Pas de chambre d'hôtes, pas de restaurant, même pas de coin pour boire un coup, encore moins internet ! Maintenant, il y a un port de plaisance, des terrasses magnifiques avec vue sur les îlots, des restaurants de fruits de mer et des pizzerias et même un cybercafé qui fait office de centre culturel et de lieu de rencontres pour les jeunes du village. Ceux-ci ont d'ailleurs lancé un festival de musique sur la plage qui commence à marcher très fort. Ouvert sur l'extérieur, avec à chaque fois des groupes qui viennent du Mozambique, de Tanzanie et de tout

l'océan Indien, c'est devenu un tremplin fantastique pour tous les groupes locaux. Tous les hôtels et les chambres d'hôtes sont pleins pendant les trois jours que dure le festival et on a plutôt intérêt de réserver à l'avance si on veut être de la fête ! Et puis, surtout, le parc naturel de Nioumachoua qui regroupe aussi Ouallah et Itsamia est devenu un centre de renommée mondiale pour l'observation des tortues et de la vie sous-marine en général. On vient du monde entier pour observer un des derniers refuges de la planète pour ces animaux qui ont traversé les âges, mais qui ont bien failli disparaître au début de ce siècle avec la surexploitation des ressources naturelles. Heureusement, la crise économique du début du siècle obligea les états à revoir leur croissance à la baisse et à proposer d'autres voies de développement, plus durables et plus équitables. Ali se dit qu'il a de la chance de vivre cette révolution culturelle. Avec Zahara, ils veulent participer au développement harmonieux de leur archipel. Il se souvient quand il était gosse, les montagnes d'immondices qui recouvraient la majeure partie des littoraux. Toutes les rivières étaient mortes, tuées à la javel et au savon de Marseille. Les mangroves avaient été réduites dangereusement et les coraux disparaissaient sous la vase. Les petits poissons ayant fui, les gros étaient partis eux aussi et il était de plus en plus rare de voir un groupe de dauphins ou de baleines. Heureusement qu'une prise de conscience collective opéra en faveur de la beauté originelle de l'archipel, sinon sa génération n'aurait connu cette biodiversité qu'en cartes postales. Aujourd'hui, les énergies renouvelables (on a enfin compris qu'ici, le soleil brillait toute l'année...), l'agriculture biologique, le tourisme vert et les fermes sous-marines offrent quantité d'emplois et Zahara et lui-même ont envie de travailler dans ces secteurs là. Ali se rend compte d'un coup de la chance qu'ils ont par rapport à la génération précédente qui n'a fait que déprimer face à des ordinateurs et des colonnes de chiffres qui ne voulaient plus rien dire... Il y a même des savoirs ancestraux qui avaient disparu et qui sont de nouveau très

tendance aujourd'hui. Les boutres par exemple avaient complètement disparu du paysage et c'est le tourisme vert qui obligea les Comoriens à se tourner vers les pêcheurs de Zanzibar pour réapprendre à les fabriquer comme d'antan. Aujourd'hui, les touristes préfèrent les dhows aux bateaux à moteur pour se balader autour des îlots de Nioumachoua car le romantisme est de nouveau au rendez-vous. Bien sûr, certains acceptent mal la mise en place des nouvelles énergies, comme par exemple toute la polémique qu'il y eut avec le projet de mettre des éoliennes sur les crêtes de l'îlot M'tsamboro, mais maintenant qu'elles sont là, tout le monde s'y retrouve le dimanche pour prendre des photos et elles font désormais partie du parcours obligé pour tous les touristes qui viennent visiter nos contrées. Par contre, c'en est bien fini des « années Kitsch », fini les gros 4X4 pollueurs, les jet skis pour fils à papa, les clim assassines, les maisons comme des châteaux, Zahara et ses copines ne voulaient plus de tout ça. Ali se mit à rire tout seul. Il vivait depuis quelque temps en communauté, en colloc comme on disait, et tous les meubles avaient été fabriqués en commun. Avec une simple machine à coudre, Zahara et ses copines avaient fabriqué de superbes matelas pour les lits et les canapés. Les mecs étaient allés chercher des palettes et des rouleaux de câble au centre de récupération de Kaweni et tout le monde s'était collé à la confection de tables, de banquettes, de bancs et d'étagères. A la différence de la génération précédente, on ne voulait plus paraître, on voulait être. On ne se nourrissait plus que de fruits et de légumes frais avec une brochette de zébus de temps en temps. On avait un guide des plantes qui nous permettait de nous soigner la plupart du temps avec des herbes. Pas d'immense écran plat à la maison, mais internet qui nous permettait d'être reliés au monde constamment. On pouvait ainsi échanger musique, films, et infos sur le réseau en toute liberté. Avec un projo relié à l'ordi, on projetait des documentaires et organisait des débats, des kabars ainsi que des joutes poétiques entre amis... Ali et ses

amis bidouillaient un peu l'électronique et mélangeaient les sonorités arabes aux sons d'Afrique de l'Est. Avec un groupe de percussions, ils avaient enregistré un CD de trance swahili qui ne les avait pas rendus richissimes, mais simplement heureux et fiers de l'avoir fait. Une vie sans paillettes, mais qui les comblait pleinement. La génération de leurs parents avait voulu briller, la leur voulait juste vivre en phase avec son environnement. La folie des grandeurs avait laissé la place au bien-être, ici et maintenant. Ne plus vivre parmi les autres mais avec les autres. Ils avaient enfin compris que l'individualisme, cette drôle de notion venue du Nord, ne menait à rien, sinon à la solitude, l'isolement et le perpétuel sentiment d'insatisfaction... L'échange de services dans la société africaine avait toujours permis d'éviter de passer par l'argent (lorsque ce n'est pas nécessaire ou simplement lorsqu'il n'y en a pas !) et de perpétuer un tissu social fort. Ce fut une résistance que le capitalisme essaya de faire disparaître car elle n'était pas porteuse de richesses matérielles immédiates. Or, aujourd'hui, on se rend compte que ce sont ces « coups de main », ces échanges de services qui donnent à chacun la sensation d'être tous ensemble sur le même bateau, un bateau nommé Terre, un bateau qu'il faut entretenir si nous ne voulons pas tous couler.

Ali s'étire longuement. Les premières lueurs de l'aube apparaissent à l'horizon. Il voit Nioumachoua se réveiller doucement derrière les îlots. Il ne sait plus trop s'il a rêvé ou déliré toute la nuit. Tout ce qui compte, c'est qu'il va bientôt monter la grande rue principale jusqu'à la maison de sa grand-mère. Il est tôt, mais elle sera déjà dehors à préparer le thé. Elle a bien une gazinière, mais elle préfère encore son réchaud ! Elle l'embrassera, lui demandera s'il a fait bon voyage et après lui avoir servi les beignets dont elle a le secret, commencera à lui raconter ses vieilles histoires... Ali sourit face au soleil levant. Qui serait-il sans ces vieilles histoires ? Rien

d'autre qu'un aveugle ! Car un homme sans mémoire ne peut trouver son chemin... Car, aujourd'hui, c'est lui qui va écrire l'histoire...

***Citoyen du Monde, 30 & 31  
décembre 2008, Hamouro, Maoré.***